

Charlotte Delbo - Extraits de « Rue de l'arrivée, rue du départ »

(texte lu par Nasmi Di Litta, Kéliane Palix et Tharaniga Sivakumar)

Mais il est une gare où ceux-là qui arrivent sont justement ceux-là qui partent
une gare où ceux qui arrivent ne sont jamais arrivés, où ceux qui sont partis ne sont
jamais revenus.

C'est la plus grande gare du monde.

C'est à cette gare qu'ils arrivent, qu'ils viennent de n'importe où.

Ils y arrivent après des jours et après des nuits
ayant traversé des pays entiers
ils y arrivent avec les enfants même les petits qui ne devaient pas être du voyage.
Ils ont emporté les enfants parce qu'on ne se sépare pas des enfants pour ce voyage-là.
Ceux qui en avaient ont emporté de l'or parce qu'ils croyaient que l'or pouvait être utile.
Tous ont emporté ce qu'ils avaient de plus cher parce qu'il ne faut pas laisser ce qui est
cher quand on part au loin.

Tous ont emporté leur vie, c'était surtout sa vie qu'il fallait prendre avec soi.

Et quand ils arrivent
ils croient qu'ils sont arrivés
en enfer
possible. Pourtant ils n'y croyaient pas.

Ils ignoraient qu'on prît le train pour l'enfer mais puisqu'ils y sont ils s'arment et se
sentent prêts à l'affronter
avec les enfants les femmes les vieux parents avec les souvenirs de famille et les
papiers de famille.

Ils ne savent pas qu'à cette gare-là on n'arrive pas.

Ils attendent le pire – ils n'attendent pas l'inconcevable.

Et quand on leur crie de se ranger par cinq, hommes d'un côté, femmes et enfants de
l'autre, dans une langue qu'ils ne comprennent pas, ils comprennent aux coups de
bâton et se rangent par cinq puisqu'ils s'attendent à tout.

Les mères gardent les enfants contre elles – elles tremblaient qu’ils leur fussent enlevés – parce que les enfants ont faim et soif et sont chiffonnés de l’insomnie à travers tant de pays. Enfin on arrive, elles vont pouvoir s’occuper d’eux.

Et quand on leur crie de laisser les paquets, les édredons et les souvenirs sur le quai, ils les laissent parce qu’ils doivent s’attendre à tout et ne veulent s’étonner de rien. Ils disent « on verra bien », ils ont déjà tant vu et ils sont fatigués du voyage.

La gare n’est pas une gare. C’est la fin d’un rail. Ils regardent et ils sont éprouvés par la désolation autour d’eux.

[...]

Par cinq ils prennent la rue de l’arrivée. C’est la rue du départ ils ne savent pas. C’est la rue qu’on ne prend qu’une fois.

Ils marchent bien en ordre – qu’on ne puisse rien leur reprocher.

Ils arrivent à une bâtisse et ils soupirent. Enfin ils sont arrivés.

Et quand on crie aux femmes de se déshabiller elles déshabillent les enfants d’abord en prenant garde de ne pas les réveiller tout à fait. Après des jours et des nuits de voyage ils sont nerveux et grognons

et elles commencent à se déshabiller devant les enfants tant pis

et quand on leur donne à chacune une serviette elles s’inquiètent est-ce que la douche sera chaude parce que les enfants prendraient froid

et quand les hommes par une autre porte entrent dans la salle de douche nus aussi elles cachent les enfants contre elles.

Et peut-être alors tous comprennent-ils.

Et cela ne sert de rien qu’ils comprennent maintenant puisqu’ils ne peuvent le dire à ceux qui attendent sur le quai

à ceux qui roulent dans les wagons éteints à travers tous les pays pour arriver ici

à ceux qui sont dans des camps et appréhendent le départ parce qu’ils redoutent le climat ou le travail et qu’ils ont peur de laisser leurs biens

à ceux qui se cachent dans les montagnes et dans les bois et qui n’ont plus la patience de se cacher. Arrive que devra ils retourneront chez eux. Pourquoi irait-on les chercher chez eux ils n’ont jamais fait de mal à personne

à ceux qui n’ont pas voulu se cacher parce qu’on ne peut pas tout abandonner

à ceux qui croyaient avoir mis les enfants à l’abri dans un pensionnat catholique où ces demoiselles sont si bonnes.

[...]

Et tout le jour et toute la nuit

tous les jours et toutes les nuits les cheminées fument avec ce combustible de tous les pays d'Europe

des hommes près des cheminées passent leurs journées à passer les cendres pour retrouver l'or fondu des dents en or. Ils ont tous de l'or dans la bouche ces juifs et ils sont tant que cela fait des tonnes.

Et au printemps des hommes et des femmes répandent les cendres sur les marais asséchés pour la première fois labourés et fertilisent le sol avec du phosphate humain.

Ils ont un sac attaché sur le ventre et ils plongent la main dans la poussière d'os humains qu'ils jettent à la volée en peinant sur les sillons avec le vent qui leur renvoie la poussière au visage et le soir ils sont tout blancs, des rides marquées par la sueur qui a coulé sur la poussière.

Et qu'on ne craigne pas d'en manquer il arrive des trains et des trains il en arrive tous les jours et toutes les nuits toutes les heures de tous les jours et de toutes les nuits.

C'est la plus grande gare du monde pour les arrivées et les départs.

Il n'y a que ceux qui entrent dans le camp qui sachent ensuite ce qui est arrivé aux autres et qui pleurent de les avoir quittés à la gare parce que ce jour-là l'officier commandait aux plus jeunes de former un rang à part

il faut bien qu'il y en ait pour assécher les marais et y répandre la cendre des autres.

Et ils se disent qu'il aurait mieux valu ne jamais entrer ici et ne jamais savoir.

Charlotte Delbo Auschwitz et après. I. Aucun de nous ne reviendra, 1970